Bibliothèque des HISTOIRES

Faire de l'histoire

★ ★

Nouvelles approches

Sous la direction

DE JACQUES LE GOFF
ET PIERRE NORA

nrf
Éditions Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PLAN GÉNÉRAL DE L'OUVRAGE

Présentation de Jacques Le Goff et Pierre Nora

PREMIÈRE PARTIE

NOUVEAUX PROBLÈMES

L'opération historique,	Michel de Certeau
Le quantitatif en histoire,	François Furet
L'histoire conceptualisante,	Paul Veyne
Les voies de l'histoire avant l'écriture,	André Leroi-Gourhan
L'histoire des peuples sans histoire,	Henri Moniot
L'acculturation,	Nathan Wachtel
Histoire sociale et idéologie des sociétés,	Georges Duby
Histoire marxiste, histoire en construction,	Pierre Vilar
Le retour de l'événement,	Pierre Nora

DEUXIÈME PARTIE

NOUVELLES APPROCHES

L'archéologie,	Alain Schnapp
L'économie :	
— *Les crises économiques,*	Jean Bouvier
— *Dépassement et prospective,*	Pierre Chaunu
La démographie,	André Burguière

Extrait de la publication

La religion :
— *Anthropologie religieuse,* Alphonse Dupront
— *Histoire religieuse,* Dominique Julia
La littérature, Jean Starobinski
L'art, Henri Zerner
Les sciences, Michel Serres
La politique, Jacques Julliard

TROISIÈME PARTIE

NOUVEAUX OBJETS

Le climat : l'histoire de la pluie et du beau temps, Emmanuel Le Roy Ladurie
L'inconscient : l'épisode de la prostituée dans Que faire? *et dans* Le Sous-sol, Alain Besançon
Le mythe : Orphée au miel, Marcel Detienne
Les mentalités : une histoire ambiguë Jacques Le Goff
La langue : linguistique et histoire, Jean-Claude Chevalier
Le livre : un changement de perspective, Roger Chartier et Daniel Roche
Les jeunes : le cru, l'enfant grec et le cuit, Pierre Vidal-Naquet
Le corps : l'homme malade et son histoire, Jean-Pierre Peter et Jacques Revel
La cuisine : un menu au XIXe *siècle,* Jean-Paul Aron
L'opinion publique : apologie pour les sondages, Jacques Ozouf
Le film : une contre-analyse de la société, Marc Ferro
La fête : sous la Révolution française, Mona Ozouf

Extrait de la publication

Deuxième partie

NOUVELLES APPROCHES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'archéologie *

PAR

ALAIN SCHNAPP

> *Look heah, now, I've got the wuhks of all the old mastahs—the gweat ahchaeologists of the past. I wigh them against each othah—balance the disagweements—analyse the conflicting statements—decide which is pwobably cowwect—and come to a conclusion. That is the scientific method.*
>
> I. Asimov, *Foundation.*

L'archéologie est-elle une science? Son image est encore riche de dépaysement. Comme naguère l'ethnologie, elle signifie souvent une évasion, une fuite hors de sociétés où l'exotique n'est pas quotidien. Une solidarité de façade lie ces deux disciplines qui analysent l'une et l'autre des *différences* dans le temps pour la première, dans l'espace pour la seconde. Cette ressemblance est cependant plus apparente que réelle, et l'historien comme l'ethnologue savent que le problème tient précisément dans la définition de ces concepts contingents et relatifs que sont l'espace et le temps. Temps longs, temps courts, espace social, espace politique, ces outils devenus classiques de l'analyse moderne des sociétés semblent perdre toute vigueur face aux habitudes immuables de l'archéologue traditionnel. L'enquête ethnologique ou historique réclame une connaissance relative de la vie des sociétés, l'archéologie telle qu'on la pense au

* L'introduction de ce travail est déjà parue dans l'article collectif « Renouveau des méthodes et théorie de l'archéologie », *Annales* ESC, 1973, 1, pp. 35-51.

Extrait de la publication

contraire demande avant tout du « flair ». Elle se confond avec l'étude de la « trouvaille » dont « l'antiquité » est à elle seule objet d'étude. L'analyse purement lexicale du vocabulaire archéologique serait à cet égard riche d'enseignement : « nouvelles fouilles à..., nouveaux documents sur... »; l'objet est d'abord défini comme accumulation, agglomération à un savoir préexistant. Aussi le champ de la connaissance est-il *infini* (on trouvera toujours de nouveaux objets) et *indéfini* (on ne sait pas ce que représente une trouvaille). Une ville, un monument, un objet isolé ne sont que les témoignages résiduels d'une culture. Cette richesse documentaire (l'infinité des objets archéologiques) et cette libéralité intellectuelle (puisque l'on ne peut tout savoir, on ne peut connaître que des faits partiels et toutes les hypothèses sont également légitimes et invérifiables) sont une des raisons de la crise actuelle, abondamment illustrée par une foule d'ouvrages (Heizer-Cook, 1960; Chang, 1967; Deetz, 1968; Clarke, 1968; Moberg, 1969 [1]). L'archéologue est condamné de ce fait à un savoir fragmentaire et parcellaire. Cet axiome est en quelque sorte la profession de foi de la « majorité silencieuse » des archéologues contemporains. Il satisfait à la fois le spécialiste qui est maître d'un savoir propre — les objets, la culture matérielle — et l'historien dont le génie littéraire viendra habiller à point nommé la froideur des faits archéologiques. « L'archéologie nouvelle » se développe précisément en réaction contre cette idéologie et cette répartition du travail.

I. L'ARCHÉOLOGIE MODERNE ET SES TENDANCES

C'est dans la collecte des « données », dans le statut ambigu du terrain que s'exprime le plus fortement l'originalité de l'archéologie : c'est là aussi que l'évolution des méthodes est la plus apparente. L'archéologie moderne tend à se débarrasser des habitudes de la collection, de la quête hasardeuse d'objets isolés au profit de recherches organisées. Si le concept de stratification a été élaboré au XIXe siècle il n'est malheureusement devenu habituel que depuis la Seconde Guerre mondiale (Leroi-Gourhan, 1950; Wheeler, 1954; Courbin, 1963). L'étude

Extrait de la publication

de la stratification, c'est-à-dire l'étude des vestiges laissés par les groupes humains dans leur cadre géologique a amené la définition d'une méthode générale appelée stratigraphie. La fouille stratigraphique tend à la reconstitution aussi fidèle que possible des accidents qui ont affecté les différents niveaux d'occupation du « sol » : abandons, destructions, remplois, etc. Autrement dit, il s'agit non pas d'isoler des collections d'objets, mais, bien au contraire, d'étudier les *relations* entretenues par les objets. Ces relations sont considérées comme autant d'éléments analysables, tranchées de fondation, fosses, pièces d'habitation qu'il s'agit de mettre en évidence par la fouille. La coupe verticale qui résume la succession des couches est complémentaire des dégagements horizontaux qui permettent de comprendre la fonction des ensembles rencontrés. Le but ultime de la stratigraphie consiste à mettre en évidence la succession dans l'espace de structures successives dans le temps. Malgré un accord quasi général sur l'intérêt de ces techniques, il faut bien dire qu'elles sont inégalement mises en œuvre par les archéologues. En outre la diversité des règles de publication ne permet pas toujours d'avoir une idée exacte de la méthode suivie. Les rapports de fouilles n'ont pas encore su trouver la précision, sinon la simplicité des références d'archives habituelles aux historiens. Le développement des méthodes stratigraphiques, d'autre part, a entraîné une explosion technique (Brothwell-Higgs, 1963; Goodyear, 1971) qui affecte toutes les étapes de la fouille et de son interprétation : identification des sites par prospection géophysique et photographie aérienne, étude de la faune et de la flore avec l'aide du naturaliste, détermination scientifique des processus géologique et pédologique, datation par des procédés physico-chimiques. Ce renouvellement de l'étude du milieu a pour conséquence le développement d'un mirage scientifique où la technicité des opérations tient lieu à bon compte de stratégie de recherche.

Sollicités par la diversité des techniques qui les entraînent de plus en plus loin, les archéologues sont saisis au même moment des inquiétudes que l'histoire nouvelle communique aux historiens : histoire géographique, histoire de la vie matérielle, histoire écologique, autant de points de rencontre, de zones de contact. La constitution de nouveaux champs historiques n'est pas seulement ouverture de voies nouvelles, elle remet en cause les itinéraires de l'histoire classique (Furet,

Extrait de la publication

1971)[2]. La rencontre entre l'histoire et l'archéologie moderne se définit là aussi dans la relecture des iconographies, dans l'étude des ensembles architecturaux considérés comme des foyers sociologiques, dans la redéfinition de personnages et de paysages classiques comme l'homme antique ou la France d'Ancien Régime (G. et M. Vovelle, 1969; *Annales*, 1970; Bérard, 1969). L'histoire agraire moderne (*Archéologie du village déserté*, 1970), l'histoire de l'écologie (J. Bertin et autres, 1971) bénéficient au premier chef de ces échanges qui par-delà un messianisme un peu naïf en une science totale témoignent de l'ampleur du renouvellement. Mais ces audaces ont aussi leur revers, et la complexité des procédés, la minutie des techniques laissent toujours moins de latitude au passage d'un secteur de recherche à un autre. La croissance infinie des classifications archéologiques rend à peu près impossibles la vérification des documents, le contrôle des chronologies, la discussion et la critique des données (Finley, 1971). La distance s'élargit entre une archéologie descriptive sans cesse plus technique et une archéologie historique toujours plus ambitieuse.

Rien d'étonnant à ce qu'une nouvelle étape de la recherche, complémentaire des deux autres, s'interroge sur le passage de la description à l'interprétation, sur le coût et la fiabilité logique des opérations habituelles à l'archéologue, décrire et classer (Gardin, s.d. 1963, 1965, 1971; Binford et Binford, 1968). Qu'est-ce qu'une typologie, quels sont les critères qui permettent d'attribuer tel objet à tel groupe, quelle est la rigueur de ces notations élémentaires : ressemblance, différence, homologie et analogie? Cette hygiène conceptuelle n'est pas innocente, elle conduit à expliciter objectifs et résultats. Autrement dit, quelle est la place de l'archéologie comme source historique?

II. ARCHÉOLOGIE ET RECONSTRUCTION HISTORIQUE : LIMITES DE SOURCES OU LIMITES DE MÉTHODES?

La triple évolution technique, idéologique et épistémologique que nous venons de décrire est plus virtuelle que réelle. D'élégantes reconstructions historiques masquent parfois l'impré-

cision des méthodes de fouille, le calcul et les procédures de classification automatique sont souvent utilisés comme des alibis qui cachent la pauvreté des hypothèses historiques et anthropologiques; le renouvellement est plus un programme qu'un bilan. Et pourtant les « nouvelles perspectives » partent d'une évidence banale : la spécificité de l'archéologie, la nature particulière de la culture matérielle. Si l'ambition de l'archéologue est *grosso modo* la même que celle de l'historien ou de l'ethnologue, ses moyens sont *a priori* plus réduits. Il ne dispose ni d'archives ni d'interlocuteurs, et le langage ne peut l'aider à comprendre les faits. L'archéologue au travail qui examine un vase raisonne comme suit : le profil et le décor du vase indiquent une date précise, la forme une destination, le mode de fabrication une certaine organisation de la production. L'ensemble de ces éléments considérés dans leurs rapports mutuels précisent ces premières constatations. Décor et destination (par exemple vase à boire) en font un *vase marchandise* différent d'un récipient de taille plus importante et dont la forme (une amphore) et l'absence de décor le désignent comme *vase récipient* (Vallet-Villard, 1963). A partir de cette distinction, le spécialiste peut déduire une politique commerciale (produits de luxe /produits courants), des circuits commerciaux, des modes d'acheminement opposés (emballage, stockage). On voit le réseau de relations que l'inférence archéologique permet de tisser. On voit aussi la place laissée à l'arbitraire.

Les propriétés physiques des objets étudiés, taille, texture, permettent de construire un système d'opposition : récipients petits et moyens opposés à des grands, céramique grossière et résistante opposée à une céramique fine et fragile. Mais ces oppositions n'ont pas de conséquences économiques univoques, on peut fort bien imaginer la distribution de produits différents par les mêmes agents commerciaux, il est également possible de distinguer entre circulation et distribution, etc. La route d'exportation d'une amphore et d'un vase à boire est-elle la même? L'importateur est-il différent? L'opposition entre les deux types de marchandises est-elle commerciale (vendeurs différents), sociale (acheteurs différents), fonctionnelle? Cet exemple limité pose cependant la question de fond : comment passer de la description de propriétés perceptuelles des objets à la restitution de leurs caractéristiques sociales? La réponse de l'archéologie traditionnelle est cruellement résumée par

Extrait de la publication

Binford et Binford (1968, p. 16) : « La reconstruction des modes de vie est restée un art dont on ne peut juger que par l'estime qu'on a pour la compétence et l'honnêteté de la personne responsable de la reconstruction. » L'argument majeur invoqué en faveur de cette opinion courante est celui des limites de l'information. Le vestige archéologique est par nature résiduel et lacunaire. Les groupes d'objets analysés par l'archéologue ont subi deux altérations successives :

1° Les traces laissées par une population ne représentent qu'une partie de ce que les hommes ont produit et utilisé;

2° L'évolution géologique et les accidents divers ne laissent subsister qu'une part de ces vestiges. Depuis le Suédois Montelius (1885), on a fort bien démontré que ces évidences admettaient quelques restrictions, en opposant en particulier les trouvailles définies exclusivement par le premier point (vestiges non remaniés) à celles qui satisfont aux points 1° et 2° (vestiges bouleversés). Il est courant de distinguer entre objets provenant d'ensembles *clos* comme les tombes ou les fosses à détritus et les objets trouvés dans des ensembles *ouverts*, sols d'habitat par exemple. Ces notations appuyées sur des stratigraphies précises (remplois, viols de tombes, incendies) permettent de mesurer la représentativité du matériel récupéré : une tombe pillée ne forme plus un ensemble clos, mais un sol d'habitation brusquement incendié peut donner l'expression quasi photographique d'un ameublement intérieur. Pour peu qu'on s'y arrête, ces séries d'informations inégalement lacunaires ne sont guère différentes de celles qu'étudient les historiens, du moins jusqu'à l'époque moderne. Les comptabilités d'Ancien Régime sont habituellement discontinues, même si elles sont éclairées par le caractère fermé de certaines séries, fonds notariaux ou registres de paroisses. Le procédé méthodologique qui permet de reconstituer une circulation économique par la cartographie des trouvailles céramiques n'est pas différent des enquêtes qui permettent de cerner la diffusion de la philosophie des Lumières au travers des fonds de bibliothèques mentionnés dans les actes d'héritage : l'information archéologique n'est pas plus fragmentaire que l'information historique avant la période statistique.

Prenons l'exemple de la céramique grecque massaliote du VIe siècle au Ve siècle avant Jésus-Christ. Le comptage effectué par François Villard (1960) indique une forte diminution des

Extrait de la publication

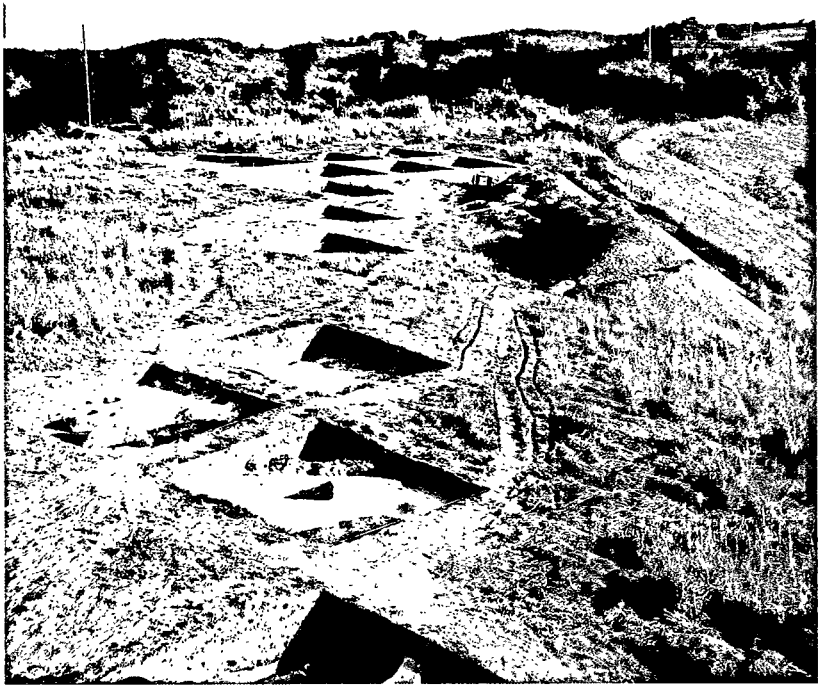


PLANCHE I. — *Fouilles franco-polonaises organisées par l'École pratique des hautes études sur le village de Saint-Jean-de-Froid (Aveyron).*

La fouille stratigraphique suppose un enregistrement précis des informations recueillies sur le terrain. La technique proposée par Wheeler et dont nous voyons l'application dans la photo ci-dessus est très largement utilisée en Europe occidentale en raison de l'intérêt que représentent les témoins laissés entre chaque zone de fouille (accessibilité des points de fouille, régularité de l'enregistrement, conservation des données stratigraphiques). Il va de soi que cette technique n'est pas exclusive et on trouvera des exemples très différents dans l'ouvrage de Moberg (1969).

importations attiques à la fin du VIe siècle. Ce seuil est mis en évidence par l'étude de la totalité des vases trouvés dans les fouilles de Marseille. Il va de soi que la population considérée n'est pas exhaustive mais cette rupture (qui ne coïncide pas avec un fléchissement du commerce athénien comme des comptages similaires en Italie le prouvent) correspond à une évolution de la politique commerciale de Marseille. La comparaison avec d'autres séries, vases de bronze, monnaies, permet de préciser cette analyse. Il est donc possible, à partir d'un ensemble résiduel, de mettre en évidence un fait d'ordre statistique et d'en proposer des explications pertinentes.

Mais une autre critique plus radicale surgit alors. Même considérée comme représentative d'une culture, une série archéologique ne permettrait pas de comprendre cette culture en terme de processus. L'archéologie serait par essence une discipline descriptive qui ne pourrait conduire à la reconstitution d'une société passée; quand bien même on connaîtrait, par extraordinaire, la totalité de la culture matérielle de cette société. Dans la perspective traditionnelle les relations entre la culture matérielle et le processus social ne sont intelligibles qu'à l'aide de sources d'informations différentes : textes littéraires, témoignages ethnographiques. Autrement dit, on considère que l'archéologie doit chercher ailleurs les informations qu'elle est incapable de trouver par elle-même. La conséquence tacite de ce postulat est d'affirmer qu'il n'y a pas de connaissance réelle du phénomène social autrement que par l'intermédiaire du langage. Les objets matériels ne permettent qu'une approche lacunaire et imparfaite de la réalité sociale. Ainsi justifie-t-on la pauvreté des reconstructions permises par l'archéologie, la tautologie des classifications.

A l'inverse, l' « archéologie nouvelle » (Binford et Binford, 1968) refuse la distinction entre éléments matériels et non matériels d'une culture. De ce point de vue les informations sociales sont inscrites aussi bien dans les objets que dans le langage. Les limites de l'archéologie sont le fait des méthodes utilisées et non de la nature du matériel : « Les limites pratiques de notre connaissance du passé ne sont pas inhérentes à la nature de l'information archéologique. Ces limites tiennent à notre naïveté méthodologique et au manque de principes permettant d'évaluer, par rapport aux vestiges archéologiques, la pertinence de propositions sur les processus et événements

Extrait de la publication

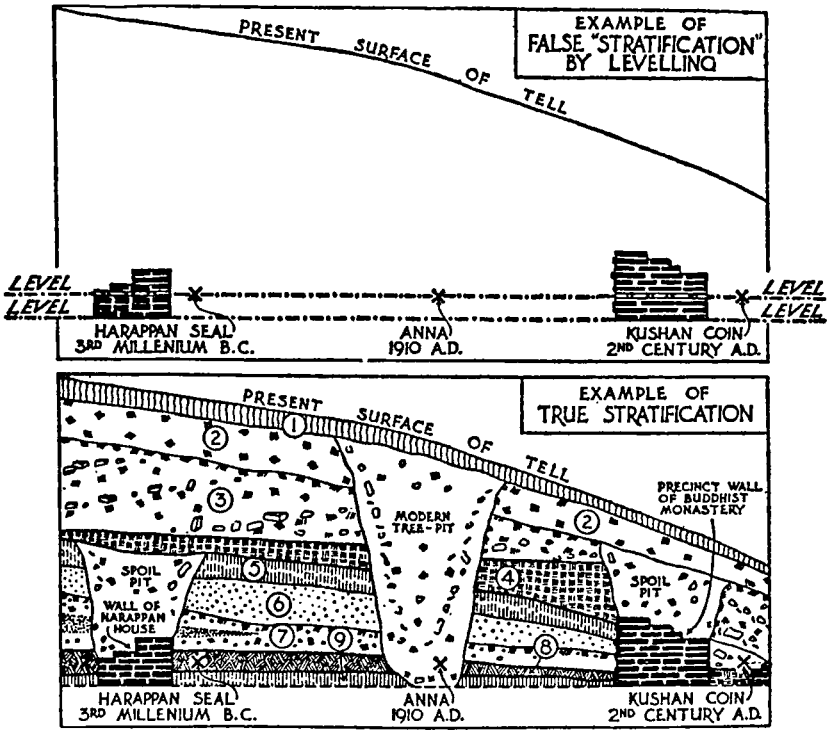


FIGURE 1. — *La stratification vue par Wheeler (1954), fig. 11, p. 71.*

La définition de la stratification comme une série d'événements historiques inscrits dans des couches successives n'est pas évidente : les archéologues du XIXe siècle (et malheureusement une partie d'entre eux au XXe) ont été littéralement obsédés par les structures *en dur* (murs, etc.) d'où le fameux impératif : « suivre les murs », que Wheeler dénonce dans ce schéma.

FIGURE 2. — *La stratification vue par Chang (1967), fig. 1, p. 21.* ▶

Appliquée de manière compréhensive, la méthode stratigraphique permet non seulement de mettre en évidence des successions d'événements, mais aussi d'en proposer des explications fonctionnelles. Prenant comme exemple une épée et un vase dont la position dans l'espace ne varie pas, l'archéologue américain Chang suggère une sorte de stratigraphie à choix multiples, qui tient compte pour chaque situation des variations de l'environnement :

A. L'épée et le vase sont séparés par une couche qui indique leur appartenance à deux horizons différents.

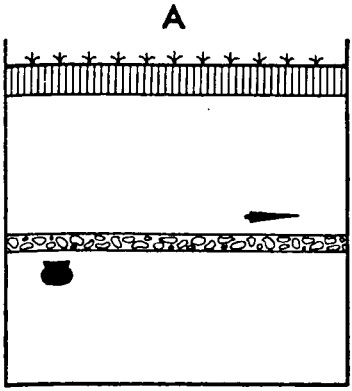
B. L'épée et le vase sont associés à une tombe en tant qu'objets rituels.

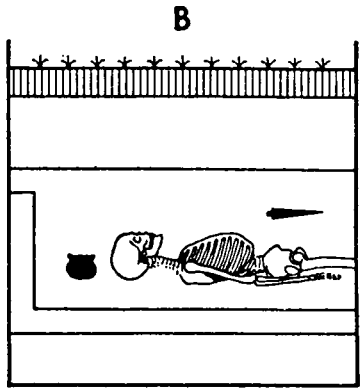
C. L'association fortuite des deux objets est liée à la mort brutale du guerrier (par arme de jet). Cet événement brusque n'a pas été suivi d'inhumation.

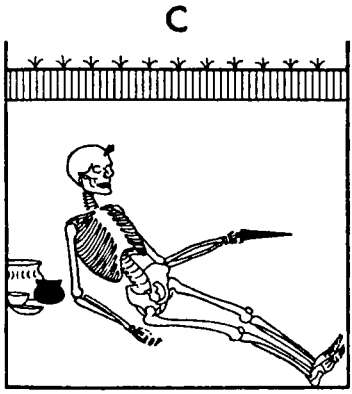
D. L'un des objets (l'épée) a une fonction rituelle tandis que l'autre a été jeté après usage dans une fosse dépotoir.

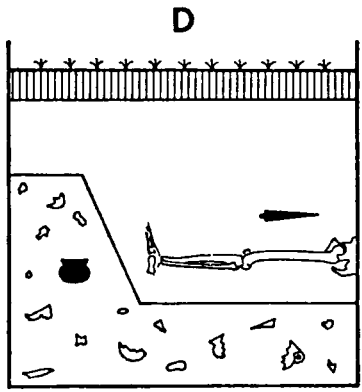
E. La situation est presque identique à C. Mais l'analyse de la position du mort permet de préciser que l'épée est la cause du décès.

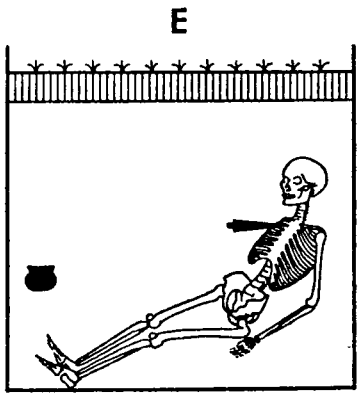
Extrait de la publication


A


B


C


D


E

FAIRE DE L'HISTOIRE

Cet ouvrage veut être plus qu'un bilan, autre chose qu'un panorama. Un diagnostic sur la situation de l'histoire, telle qu'en France du moins la pratiquent des historiens venus d'horizons divers et appartenant à des générations différentes, mais qui partagent — en dehors de toute école — un même esprit de recherche. Un point de départ aussi pour les voies nouvelles de l'exploration historique. Beaucoup s'y sont déjà engagés, quelques-uns témoignent ici.

L'histoire en effet, comme les autres sciences de base, a connu depuis quelques années une profonde mutation. De même que la linguistique ou les mathématiques vivantes sont celles que l'on appelle « modernes », il y a une histoire « nouvelle ». C'est elle que l'on voudrait présenter et encourager.

Sa nouveauté paraît tenir à trois processus : de *nouveaux problèmes* remettent en cause l'histoire elle-même ; de *nouvelles approches* enrichissent et modifient les secteurs traditionnels de l'histoire ; de *nouveaux objets* enfin apparaissent dans le champ épistémologique de l'histoire. À chacun de ces aspects est consacré un volume.

Ont collaboré à cet ouvrage :

JEAN-PAUL ARON, ALAIN BESANÇON,
JEAN BOUVIER, ANDRÉ BURGUIÈRE,
MICHEL DE CERTEAU, ROGER CHARTIER,
PIERRE CHAUNU, JEAN-CLAUDE CHEVALIER,
MARCEL DETIENNE, GEORGES DUBY,
ALPHONSE DUPRONT, MARC FERRO,
FRANÇOIS FURET, DOMINIQUE JULIA,
JACQUES JULLIARD, JACQUES LE GOFF,
ANDRÉ LEROI-GOURHAN, EMMANUEL LE ROY LADURIE,
HENRI MONIOT, PIERRE NORA,
JACQUES OZOUF, MONA OZOUF,
JEAN-PIERRE PETER, JACQUES REVEL,
DANIEL ROCHE, ALAIN SCHNAPP,
MICHEL SERRES, JEAN STAROBINSKI,
PAUL VEYNE, PIERRE VIDAL-NAQUET,
PIERRE VILAR, NATHAN WACHTEL, HENRI ZERNER.

9 782070 290055 74-IV. A 29005 ISBN 2-07-029005-0
Extrait de la publication